

LA MANIF POUR TOUS - UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

Discours de clôture

Gérard LECLERC

journaliste, philosophe, essayiste

Mes chers amis,

C'est une tâche assez redoutable que m'ont confiée les responsables de cette Université en me demandant de participer à ses propos conclusifs. J'ai assisté, en effet, à nos assises de rentrée avec un sentiment de plénitude et avec une attention passionnée à toutes les interventions qui ont été faites, à cette tribune et aux forums auxquels j'ai pu participer.

J'aurai peu à ajouter à ce que j'ai entendu de la part de personnes qui possédaient vraiment leur sujet et en rendaient compte avec force et sagacité. Oui, dans le formidable combat qui est le nôtre depuis un an, nous ne manquons pas de convictions fondées sur les raisons les plus sérieuses, les plus déterminantes et les plus profondes. Je n'aurai pas l'outrecuidance d'en faire, cet après-midi, la synthèse, qui pourrait bien dépasser mes compétences. Mais comme on m'a demandé de me projeter avec vous vers l'avenir, je vais me permettre un petit exercice qui en surprendra peut-être plus d'un et qui consiste à me risquer dans une sorte d'interprétation – en langage savant on appelle cela « herméneutique » – des événements que nous avons vécus si intensément lors de ces derniers mois.

Vous connaissez sans doute la formule de Marx selon qui « on ne fait jamais vraiment l'Histoire que l'on croit faire », car nous sommes participants d'une aventure qui nous dépasse. Les gestes que nous posons, les initiatives que nous prenons anticipent sur une réalité que nous ne saisissons pas vraiment et dont le visage nous est inconnu. Seuls certains prophètes arrivent à percer le brouillard et à percevoir la trame du devenir et le sens du présent, en référence à ce qu'il contient comme fécondité du futur. Ne croyez surtout pas que je me prenne pour un de ces prophètes, ce serait fou et démesuré. Mais il se trouve que j'ai déjà pas mal vécu, connu beaucoup de choses depuis cette fameuse année 1968 où, étudiant au quartier Latin, j'assistai à des événements qui furent décisifs pour mon engagement intellectuel et militant. Depuis, je n'ai cessé d'observer le cours des choses à partir du combat des idées, et c'est même devenu mon métier. Et je pourrais essayer de restituer la genèse des événements actuels à partir de ce qui s'est passé au cours de la décennie des années soixante. Je n'en ai pas le temps matériel aujourd'hui, comme je l'ai eu durant cet été où cela m'avait pris cinq ou six heures de conférences.

Je ne pourrai donc pas vous expliquer pourquoi le grand historien Pierre Chaunu définissait ces années soixante comme le moment crucial du changement des attitudes devant la vie, dont les marqueurs sociologiques, très sensibles dans les séries statistiques, concernaient la démographie et le refus de l'engagement au mariage. Je ne pourrai pas non plus m'étendre sur la notion de « génération lyrique », dont le portrait psychologique a été fait par l'universitaire Jean-François Ricard, par ailleurs spécialiste de Milan Kundera dont le génie romanesque a débusqué le cours labyrinthique des amours contemporaines à l'aune de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Je ne pourrai pas enfin revenir sur les aventures de la pensée critique, celle des philosophes dits de la déconstruction, qui avaient semblé si à l'aise dans le climat des années contestataires,

mais qui ne trouvèrent vraiment fortune que dans les années quatre-vingt aux États-Unis, lorsque la « *French Theory* » allait inspirer le féminisme et l'homosexualité militantes. Au moment où la tragédie du sida conférait un tour dramatique à la révolte amorcée dans le climat euphorique des *sixties*, si bien décrit par Edgar Morin dans son *Journal de Californie*.

J'aurais pu également vous raconter une visite mémorable à Michel Foucault au moment où il publiait le premier tome de son *Histoire de la sexualité*, parce que tout cela pourrait expliquer comment on est arrivé au « mariage pour tous », comment s'est tissée cette trame idéologico-existentielle où un certain libéralisme a épousé la cause libertaire, et inversement. Non, je n'en ai vraiment pas le temps, et pourtant, je vais me risquer en un bref instant à vous confier une curieuse grille d'analyse qui me semble vraiment adéquate à l'année étonnante que nous avons vécue.

Cette grille, je l'ai reçue et intériorisée au moment où je tentais de comprendre ce qui s'était vraiment passé en 1968. C'est, je crois, une chronique de Philippe Labro qui a brusquement réveillé en moi cette vision très décalée et incompréhensible à beaucoup. Labro, à propos des premières grandes manifestations contre la loi Taubira, avait formulé l'idée que se préparait un nouveau Mai 68, dans une acception bien sûr nouvelle, mais qui par son intensité et par la profondeur de l'ébranlement produit, rappellerait ce qui s'était passé il y a un demi-siècle en France et qui avait tant marqué la mémoire contemporaine.

Mon attention fut immédiatement en éveil, car cela correspondait à une sorte de désir secret, d'espoir encore informulé. Ici, je veux tordre le cou à une idée simple et sommaire : celle d'un printemps 2013 s'opposant comme un refus total au printemps 1968, somme toute d'un « Mai de droite » succédant à un « Mai de gauche », ou plutôt d'extrême-gauche. Je concède qu'on peut argumenter dans cette direction, mais elle m'intéresse assez peu.

Ce qui m'intéresse en revanche, c'est l'interprétation qu'avait donnée de Mai 68 mon grand ami Maurice Clavel. Qu'avait vu Maurice Clavel dans l'évènement de Mai 68 ? Rien moins qu'un bouleversement de civilisation, dont une analyse strictement politique aurait été bien en peine de cerner l'essence véritable. D'ailleurs, l'expression de « crise de civilisation », André Malraux et Raymond Aron, ces esprits éminents, l'avaient sur-le-champ prononcée. Mais Clavel la référait à ce qu'il appelait une analyse historico-transcendantale et qui concernait le destin de l'Occident, pour peu que l'Occident soit, dans son ensemble géographique, participant d'une sorte de quête métaphysique commune, qu'il définissait comme l'éternel combat de l'Homme et de l'Ange, le fameux combat de Jacob. Je sais bien que l'image est biblique, le contexte eschatologique. Mais il n'est pas écrit que des non-chrétiens soient insensibles à cette évocation, tant elle s'est imprimée dans notre culture et tant elle détermine les représentations de ceux qui se sont affirmés comme adversaires de la révélation judéo-chrétienne. En tout cas, les compagnons de Clavel, imprégnés sur le moment de matérialisme dialectique, le comprenaient et étaient extraordinairement intéressés. Mais résumons en deux mots : Mai 68 était pour Clavel un moment privilégié, une sortie du temps ordinaire, qui permettait que se révèle dans tous ses tourments l'inconscient – en un sens plus augustinien que freudien – de l'Occident, avec ses conflits irrésolus. Alors que l'on croyait voir renaître un marxisme pur et dur, Clavel annonçait la mort définitive de ce marxisme, ainsi que de toutes les idéologies du XIX^e siècle qu'il déclarait épuisées. À partir de là, presque seul et incompris, il essayait de définir les conditions de ce qu'il appelait « le retour de l'Esprit ».

Eh bien, mes chers amis, je ferai une analyse tout à fait analogue de ce qui s'est passé en 2013, et du rôle révélateur que vous avez tous joué dans le cadre de La Manif Pour Tous. Certes, beaucoup de choses ont changé en un demi-siècle, mais nous sommes dans la même trame, vivons toujours du même destin, et ce qui a été mis à jour sous le choc de l'évènement, ce sont les questions fondamentales liées au sens de l'existence humaine. Et à partir de cette révélation qui s'est produite brusquement, se sont affirmées les orientations, les décisions d'une gravité inouïe qui permettront, ou non, que l'avenir ait un visage humain. C'est bien pourquoi notre combat n'a rien d'éphémère, il n'a rien d'un feu de paille ainsi que le souhaiteraient ardemment des adversaires qui n'en croient pas leurs yeux et qui voudraient que tout cela cesse au plus vite. Combien de fois, dans une presse qui se veut sérieuse, a-t-on annoncé l'essoufflement de notre mouvement, la manif de trop, enfin la dislocation de La Manif Pour Tous ? Eh bien non, nous sommes toujours là et plus que jamais là, parce que ce qui nous inspire n'a rien de conjoncturel et d'éphémère. C'est un combat pour la vie humaine, pour la dignité humaine. Et là-dessus, nous nous retrouvons dans une alliance avec des gens de traditions très diverses. J'ai cité Clavel, mais j'aurais aussi bien pu me référer à un George Orwell, à un Gunther Anders, à une Hannah Arendt et à la multitude de penseurs qui, au-delà de la tragédie totalitaire du XX^e siècle, avaient compris comment une autre barbarie était possible. N'est-ce pas le grand philosophe Michel Henry qui avait publié un essai précisément intitulé *La Barbarie* et qui avait surpris et scandalisé ceux qui croyaient que la barbarie ne concernait qu'un passé que nous avons définitivement vaincu ?

Vous me direz que toutes ces considérations nous mènent très loin des préoccupations concrètes et immédiates qui sont les nôtres. Eh bien pas du tout ! Michel Henry est aussi le philosophe qui a établi la signification essentielle de notre incarnation charnelle. C'est la perception interne de notre corps, de notre chair qui est au centre de son œuvre. Et c'est la dignité de cette chair qui est aujourd'hui en cause, bien plus encore que notre référence à la nature. Je ne puis développer cette thématique davantage mais il me semble qu'il faudra la prolonger dans la mesure où notre combat est solidaire d'un intense effort d'élucidation intellectuelle.

J'ai parlé de combat et je n'ignore pas sa dimension politique. La Manif Pour Tous doit impérativement conserver son statut original, d'ailleurs complètement adapté à la stratégie ciblée qui est la sienne. Mais nous avons néanmoins des objectifs politiques, et nous avons face à nous un pouvoir politique qui a adopté une certaine idéologie qui ne s'avoue pas directement, mais qui se révèle au travers de ses projets dits « sociétaux », et qui se dénonce parfois dans des discours, avec des mots singuliers qui signifient qu'on est solidaire d'une certaine métaphysique, d'une conception de l'Homme. En son temps, Charles Péguy – c'était au moment de la grande offensive combiste, celle du petit père Combes – avait parlé de la nécessaire séparation de la politique et de la métaphysique, car il y avait une métaphysique d'État, une très mauvaise métaphysique. Ce n'est pas à l'État, disait Péguy, de nous fabriquer de la métaphysique. Je sais bien que le mot n'est pas utilisé par les hommes du pouvoir, qui se retranchent derrière une laïcité alibi. Mais j'avoue qu'à lire certaines de leurs formulations, une colère monte en moi.

Ainsi, on a salué tranquillement la récente charte de la laïcité à l'école comme quelque chose de salubre, voire de libérateur. Je regrette, mais il y a des affirmations qui n'ont pas passé. L'école publique a une magnifique mission éducative, mais cette mission, elle la remplit au titre de sa compétence propre, qui est celle de la transmission de la culture. C'est sous ce biais que l'école affine les consciences, permet un meilleur exercice de la citoyenneté. Mais elle n'est pas l'unique autorité ou instance pour former les

consciences, éduquer à la liberté et à l'apprentissage des valeurs. Ce sont les États totalitaires qui revendiquent cette démesure. Dans un État de droit, les responsabilités, notamment éducatives, sont partagées et distribuées selon les principes de la subsidiarité. Je sais bien que dans un climat d'anomie et de nihilisme moral, la tentation est grande de conférer à l'institution scolaire le pouvoir de réparer les dommages d'une société éclatée. Mais attention et gare ! Monsieur Peillon, vous n'avez pas tous les droits sur la conscience de nos enfants ! Et si vous vous avisez de leur inculquer demain la métaphysique primaire du *gender*, il vous en cuira ! Là-dessus nous serons d'une vigilance absolue comme nous veillerons – veilleurs que nous sommes – à ce que ne se constitue pas cette fabrique d'enfants, cette usine à enfants que susciterait la légalisation de la PMA et de la GPA. Ce sont là des objectifs concrets et immédiats de notre combat de civilisation. Dans ces conditions, on comprendra que tout commence, en effet, les belles batailles de 2013 annoncent d'autres batailles aussi belles, aussi décisives. Car, lorsqu'on a de telles convictions, de telles raisons, un tel sens de notre humanité, il est impossible de lâcher ! On ne lâchera rien, jamais !